

Mary Horlock

Le Livre des mensonges

*Roman traduit de l'anglais
par Brice Matthieussent*



Extrait de la publication

Le Livre des mensonges

Titre original : *The Book of Lies*
© Mary Horlock, 2011
Carte de Guernesey : © Victoria Kinnersly, 2011
© P.O.L éditeur, 2012 pour la traduction française
ISBN : 978-2-8180-1615-2
www.pol-editeur.com

Mary Horlock

Le Livre des mensonges

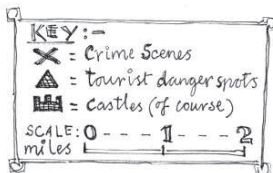
*Roman traduit de l'anglais
par Brice Matthieussent*

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*à
pour
à cause de
Darian*

GUERNSEY

ENGLAND
(75 miles)



FRANCE
(30 miles)

Je m'appelle Catherine Rozier. S'il vous plaît, ne m'appellez pas Cathy. Sinon je saute. Ne croyez pas que je bluffe. C'est une chute de mille mètres et, bien que je sois grosse, je ne le suis pas assez pour rebondir. Je plongerai tête baissée vers les antiques affleurements granitiques de Guernesey, puis mon corps disloqué sera emporté par la mer. Bien sûr, si la marée ne va pas dans le bon sens, je resterai échouée sur les rochers en compagnie des mouettes qui me dévoreront les yeux. Je sais très bien qu'elles mangent n'importe quoi.

Ce ne serait pas très malin de me suicider, mais tuer Nicolette n'a pas non plus été très malin. Voilà quinze jours qu'on a découvert son corps, et dans l'ensemble je suis bien contente qu'elle ne soit plus là. Pourtant, même si c'est moi qui l'ai tuée, je n'arrive pas à croire qu'elle soit morte. Non. Exactement. J'ai tué Nicolette sur ces mêmes falaises et je n'en reviens toujours pas que personne n'ait rien deviné. Quand on a repêché son cadavre,

on a aussitôt conclu qu'elle était tombée par accident. Ah ah. (Sauf que je ne ris pas.) Pourquoi personne n'a-t-il deviné la vérité ? Les Allemands avaient raison, les habitants de cette île sont une bande de demeurés. En débarquant ici durant l'été 1940, ils ont dû croire qu'ils avaient déjà gagné la guerre. Ils ont baptisé Guernesey UN PETIT PARADIS. *Excusez-moi* *, mais depuis quand une poignée de palmiers chétifs suffisent-ils à créer un paradis ?

Et lorsqu'on découvrira mon crime, on ne fera plus semblant de prendre cette île pour le jardin d'Éden. Si vous voulez m'attraper, venez donc me chercher. Soyez sûr de me trouver en pleine course sur Clarence Batterie, les mains tendues vers St Peter Port, toute prête à faire le grand saut. Si ces mots constituent mes dernières volontés et mon testament, par la présente je lègue à ma mère mes chèques-livres inutilisés obtenus à la distribution des prix de l'an dernier. J'aimerais aussi dissiper un éventuel malentendu : si ma disparition de ce misérable rocher coïncide avec Noël, elle n'a strictement rien à voir avec la nouvelle recette de dinde à la mexicaine qu'adore ma mère.

Elle sera bien sûr bouleversée. Je devais être la première dans la famille à entrer à l'université.

Mais j'aurai au moins atteint la une des journaux (enfin, presque...). Quatre jours d'affilée, la mort de Nic

* En français ou en patois dans le texte, comme tous les passages en italique suivis d'un astérisque. (N.d.T.)

a fait les choux gras du *Guernsey Evening Press*¹ et ils ont même utilisé l'une des photos que j'ai prises d'elle – à Candie Gardens, où on la voit adossée à un arbre, les cheveux étalés sur l'épaule. Ai-je dit qu'elle était belle ? Elle a eu droit à toute une page à cause de sa beauté. Quand on voyait son visage parfait, on avait du mal à croire qu'elle pouvait être une telle peste. Pourtant, c'était bel et bien une sacrée peste. Ma soi-disant meilleure amie était une menteuse et une traîtresse qui a mérité tout ce qu'il lui est arrivé. Je ne vais pas entrer dans les détails pour expliquer comment je le sais, mais c'est moi qui ai remporté le tournoi junior de Mastermind inter-îles, alors vous pouvez me faire confiance : je me trompe rarement.

Nicolette Louise Prevost devait mourir.

Je comprends maintenant que nous n'aurions jamais dû devenir amies, même si certaines choses relèvent du destin, comme Shakespeare et ses tragédies. Quand elle m'a surprise ce soir-là, sur ces mêmes falaises, j'ai su qu'elle avait des intentions mortellement létales. N'allez surtout pas vous imaginer que je sois une fille violente. C'est pas parce que j'aime regarder des scènes d'une cruauté insensée à la télévision que je meurs d'envie de me balader en tranchant des gorges à tout va (je ne sais même pas comment on fait). Terrifiée, j'ai paniqué – qui me le reprocherait ? Il faisait nuit noire, il pleuvait tant que j'arrivais à peine à

1. « Une écolière tombe d'une falaise et se tue à Clarence Batterie », *Guernsey Evening Press*, 3 décembre 1985.

ouvrir les yeux. Quand elle a jailli des ténèbres vers moi, j'ai cru que c'était mon pire cauchemar qui me fonçait dessus. J'ai hurlé, mais le vent a emporté mon cri, et il n'y avait personne là-bas pour m'aider, le genre de situation qu'elle aimait particulièrement. On s'est battues, avec les mains et les pieds. Elle m'a tiré les cheveux, mais moi aussi je la tenais par les cheveux, parce que je suis loin d'être idiote. C'était comme dans *Vendredi 13* (le premier ou deuxième épisode). Si seulement j'avais pu lui arracher la tête et faire jaillir un geyser de faux sang !

Mais bien sûr, rien ne se passe jamais ainsi. Je me suis contentée de la bousculer. Sincère. Et ça a suffi. Une bonne poussée et elle a disparu. Disparu. J'arrive toujours pas à y croire. La voilà partie dans l'obscurité, et puis les vagues l'ont avalée. C'est pas cool, ça ?

Heureusement qu'une partie de moi-même se réjouit. Les choses sont très bien comme ça. J'ai rendu un grand service au monde (ou du moins à Guernesey). Les sales petites pestes méritent d'être punies, pas vrai ? Elles ressemblent aux nazis, elles s'en prennent aux pauvres gens isolés pour les réduire en charpie. Ce que j'ai fait n'est pas une abomination (mot formidable). Je devrais même me sentir un tout petit peu heureuse et fière de moi. Alors pourquoi ai-je l'impression de m'être fait arnaquer ? Nic est morte en me laissant cette culpabilité, et je sais que je devrais mourir moi aussi. Ensuite, quelqu'un d'autre sur cette saleté de rocher pourra se sentir coupable à ma place.

Mais ne croyez surtout pas que je compte disparaître en silence. D'abord je vais écrire cette histoire pour que tout le monde la connaisse. C'est une histoire si palpitante que je pourrais en faire un livre, et peut-être qu'elle n'aura pas l'air si moche une fois que je l'aurai mise noir sur blanc. Après tout, le fait de tuer quelqu'un ne casse pas trois pattes à un canard sur cet îlot. Nous sommes à Guernesey, ne l'oubliez pas, un endroit bourré de secrets dont personne n'est censé parler. Si vous êtes citoyen britannique, vous savez que nous autres habitants de Guernesey avons été accusés de toutes sortes de maux. D'habitude, nous faisons porter le chapeau aux Allemands. Et moi ? Moi, je fais porter le chapeau à papa¹.

Les problèmes ont commencé après sa mort. Non, je ne l'ai pas tué, même si je reconnais y avoir pensé. Papa était un expert sur le Passé Coupable de Guernesey – il gardait des boîtes remplies à ras bord de documents sur ce sujet très précis. C'est lui qui m'a dit le premier que l'histoire avait la mauvaise habitude de se répéter, et lui-même avait la mauvaise habitude d'avoir toujours raison. Maman, en revanche, ne s'y est jamais intéressée, ce qui était/est un peu un problème.

Maman ne fait pas grand cas des événements de la vie réelle, elle répète que les journaux sont beaucoup trop

1. Émile Philippe Rozier (1938-1984), décédé à Sans Soucis, village de Courtils, St Peter Port; le plus célèbre/le seul historien local spécialiste de la modernité; fondateur/éditeur de The Patois Press, auteur de nombreux guides historiques de Guernesey et d'autres îles anglo-normandes de moindre importance.

déprimants. Elle préfère ses romans policiers, qu'on brade au mètre linéaire à la vente de charité organisée par la paroisse. C'est drôle, parce qu'elle est prude comme pas deux, elle ne dit jamais de gros mots, mais elle est prête à patauger dans l'hémoglobine et les meurtres sordides pourvu qu'ils ne soient pas réels.

Pour lui faire plaisir, j'aimerais bien faire comme si rien de tout ceci n'était réel. Ma pauvre maman ! Comment vais-je m'y prendre pour lui raconter ce que j'ai fait et pourquoi ? Si papa était toujours de ce monde, il saurait réagir. Il commencerait par dire qu'il faut remonter très loin dans le passé. Peut-être que si maman l'avait fait plus tôt, elle aurait vu ce qui se profilait à l'horizon. Quant à moi, si j'écris ceci pour quelqu'un, je suppose que c'est pour elle. Elle sait ce qui est arrivé à papa, et ce qui est arrivé à papa est absolument lié à ce qui est arrivé à Nic. Tout est lié, c'est vraiment incroyable. Mais à quoi d'autre pourrait-on s'attendre sur une île aussi minuscule ? Tout le monde se connaît. Pire, tout le monde est parent avec tout le monde.

Nous parlons beaucoup de partir en voyage pour découvrir le monde, mais personne ne passe jamais à l'acte. Nous restons ici et commettons de nouveau les mêmes erreurs, encore et encore. Je suis une meurtrière, mais tout n'est pas de ma faute. Je peux m'en prendre aux Allemands, je peux m'en prendre à mes parents, je peux m'en prendre aux parents de mes parents. Vous ne comprenez donc pas ? Dès qu'on connaît son histoire, elle explique tout.

Il se trouve que j'étais une meurtrière avant même ma naissance.

12 décembre 1965

Cassette 1 (face A). « Le témoignage de Charles André Rozier »

[transcrit par Émile Philippe Rozier]

Faut le faire pour le register : ceci est le témoignage de Charles André Rozier, un pauvre hère souvent pris pour un demeuré, fils aîné de Hubert Ebenezer Wilfred Rozier et d'Arlette Anne-Marie de Les Landes. À l'époque où on me parlait, on m'appelait simplement Charlie. Je suis né en l'an de grâce 1928, quand cette île de Guernesey était encore un petit paradis parfait. Quel dommage qu'on ne puisse remonter le temps ! Quel dommage que je ne sois jamais né !

Mais je suis né, j'ai vécu, et cette vie misérable est tout ce que je possède. Le reste m'a été enlevé par un homme que je prenais pour mon ami. C'était juste un gamin, comme

moi, quand il m'a volé tout ce que je chérissais. Je l'appelle de nombreux noms : assassin, traître. Vous pouvez l'appeler Ray Le Poidevain. Un nom aussi costaud que le granit de Guernesey, mais aussi un nom très commun sur cette île. Espérons qu'il connaisse une fin tout aussi banale.

*Et moi**, Émile, je désire que les torts soient réparés, mais vous ne lirez pas mon histoire dans le *Press*, et je ne veux pas l'y voir imprimée non plus. On prétend que c'est moi le coupable, que j'ai voulu me venger, mais ils mentent depuis le début de la guerre, et croyez pas que ce soit fini. Rien qu'aujourd'hui j'étais sur les falaises proches de Clarence Batterie, à marcher parmi les coquelourdes roses qui me montaient aux genoux, je plissais les yeux à cause du soleil et de chaque côté le paysage était encadré par du béton allemand. Ce qui est arrivé à cette île est une abomination ! Tout du long j'ai imaginé Ray à mes côtés, en train d'observer les nuages noirs de la mort s'amasser à l'horizon. C'était exactement comme l'été 1940, cette canicule qui m'a glacé jusqu'aux os. J'ai baissé les yeux vers la mer cristalline et miroitante, et bien failli céder à son charme. J'ai senti mes genoux s'entrechoquer, le sol basculer sous mon corps, mais vous savez ce qui m'a retenu ? C'était le vieux Ray qui m'a sauvé, comme il l'avait déjà fait une fois. Émile, c'est une malédiction qui est sur moi ! Elle me tient *toujours* dans ses griffes.

Comment se fait-il que nous ayons tant de mal à quitter ce petit rocher ? Si seulement je pouvais redevenir le gamin que j'ai été, qui déambulait dans les rues de St Peter

Port en serrant bien fort la main de sa maman. Nous nous frayions un chemin, je m'en souviens, dans le chaos des pleurs et des cris. On avait l'impression que toute l'île était en mouvement, et si jamais il y eut un moment idéal pour ficher le camp, ce fut alors. Les Allemands étaient trop proches pour le confort de tout un chacun. Les habitants savaient ce qu'ils étaient en train de faire subir à la France – nous entendions très bien le vacarme des canons –, si bien que je devais partir pour l'Angleterre avec mes camarades de classe. Pourtant, debout sur le quai en compagnie de mes professeurs, j'avais pas peur. Des mots comme guerre et mort n'avaient pas grand sens pour moi, mais l'Angleterre signifiait le bout du monde, un voyage d'un million de kilomètres.

Il devait y avoir quelque chose de diabolique en moi déjà à cette époque, car pour la première fois ce jour-là je me suis senti tout bizarre. Avant, j'étais juste *p'tit** Charlie à la peau trop pâle, aux jambes d'allumettes, un gamin malingre qu'on taquinait, qu'on embêtait et moquait, mais quand nous avons gravi la passerelle j'ai senti quelque chose s'agiter tout au fond de moi. J'ai passé beaucoup de temps à essayer de m'expliquer ce qui m'a poussé à faire ça, et je ne trouve pas de raison simple et unique. C'était peut-être la peur et la confusion générale, peut-être la chaleur, mais peut-être aussi un zeste de folie des îles. Sous ce soleil impitoyable j'ai senti mes joues s'embraser et je me suis mis à crier :

« J'irai pas ! Vous pouvez pas me forcer ! Je veux retourner ! »

À l'époque j'avais une sacrée paire de poumons et je pouvais crier à tue-tête. Je flanquais des coups de coude, je ruais comme un âne. *Quel tripot !* * Le bateau bougeait déjà quand je me suis rué vers le garde-fou, j'ai commencé à l'enjamber et j'aurais fini à l'eau sans l'intervention de Ray. Il était pile au bout du quai, il s'accrochait aux amarres et il se penchait vers moi. Tout ce que j'ai vu, c'est une grosse main brune, et puis j'ai senti une étreinte si musclée qu'elle m'a coupé la circulation. J'étais sain et sauf, du moins l'ai-je cru tandis que Ray Le Poidevain me tirait violemment vers la terre ferme.

« Mais tu fais quoi, le morveux ? demanda quelqu'un.

– Il va rester pour tuer des Schleus ! »

J'ai éclaté de rire sans savoir pourquoi, puis j'ai escadé le mur du port avec mon nouvel ami. Quelqu'un a essayé de me retenir par la chemise. Ai-je entendu ma mère crier ? Je me suis retourné pour regarder le bateau s'éloigner et la mer s'ouvrir. Puis j'ai pivoté vers St Peter Port, vers les foules qui s'y amassaient. Personne pouvait me toucher, je me prenais pour un gros malin : l'histoire était en train de se faire, et j'allais y participer. Me doutais-je alors de quel épisode sombre et condamnable de l'Histoire ce devait être ? Bien sûr que non, mais j'aurais dû avoir un pressentiment quand Ray a soudain levé le doigt vers le ciel sans nuages, d'un bleu intense.

« Regarde ! »

J'ai levé la tête et failli basculer en arrière.

Il y avait tout là-haut des avions allemands qui décrivait des cercles et ressemblaient à de petits poissons

argentés. Le monde lui-même paraissait sens dessus dessous et il ne retrouverait jamais sa stabilité.

« Maintenant, *mon ami**, sifflota Ray. Maintenant, que la fête commence ! »

13 décembre 1985, 5 h 30

[dans ma chambre, au premier étage, Sans Soucis, village de Courtils, St Peter Port, Guernesey¹, îles anglo-normandes, monde]

Je n'aime pas beaucoup les fêtes. Je n'ai jamais supporté la foule : le coude à coude, la presse, souvent la sueur. Mais si je veux respecter les faits, c'est là que mon histoire commence. Le samedi 25 novembre 1985 pour être précise. Le jour où Nicolette a organisé cette fête stupide. Je n'aurais jamais dû être invitée et tout le monde a été morbidifié de m'y voir.

1. Pour être plus exact, Guernesey fait partie du bailliage de Guernesey, qui fait lui-même partie des îles anglo-normandes, qui font seulement vaguement partie du Royaume-Uni, mais qui ne veulent pas faire partie de l'Europe. Sur les cartes du monde nous n'existons même pas, si bien que le monde peut bien aller se faire voir ailleurs.

Achévé d'imprimer en février 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2267
N° d'édition : 241469
N° d'imprimeur : 12xxxx
Dépôt légal : mars 2012
Imprimé en France



Mary Horlock
Le Livre des mensonges

Cette édition électronique du livre
Le Livre des mensonges de MARY HORLOCK,
traduit par Brice Matthieussent,
a été réalisée le 26 mars 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2012
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818016152 - Numéro d'édition : 241469).
Code Sodis : N52250 - ISBN : 9782818016176
Numéro d'édition : 241472.